



# LE BONHEUR AU TRAVAIL

Conférence d'Arnaud Berthoud  
Congrès annuel du MAR 2023

Sommes-nous heureux de travailler ? Avez-vous été heureux dans l'exercice de votre travail ? Moi, je dirais oui ! L'ai-je toujours été ? Non, bien sûr !

Il faut commencer par cette question – par la forme personnelle de cette question. On va élargir – il faut préciser – préciser sur ce qu'on appelle bonheur et préciser ce qu'on appelle travail. Mais il ne faut pas oublier dans la discussion et la précision apportées sur les idées relatives au bonheur et au travail, la pointe personnelle. Cela donne à l'exposé quelque chose de plus vivant ! Êtes-vous heureux ou avez-vous été heureux au travail ?

Préciser les notions de bonheur et de travail doit se faire dans deux directions.

Première direction. On commence à élargir le champ de la question. Qu'est-ce que le bonheur et qu'est-ce que le travail pour mon voisin – pour mon contemporain – pour les différents milieux sociaux qui nous entourent, pour les différents âges de la vie ? Qu'est-ce que les français répondent lorsque les sociologues enquêtent sur le sujet et comment leurs réponses varient dans le temps etc... On peut appeler cette première direction la direction empirique et historique de la question. Cette approche est celle qui m'intéresse le moins – mais c'est aussi celle sur laquelle il y a le plus de réponses aujourd'hui – dans les media, journaux, revues, livres, documentaires et documents statistiques etc. J'en dis quelques mots rapides.

On entend et on lit ainsi plusieurs choses. Les formes de travail ont beaucoup changé en quelques années – en France et ailleurs. Non seulement il y a eu augmentation continue de ce qu'on appelle depuis longtemps le travail du tertiaire – les services à la personne – au détriment du travail dans les champs ou dans les usines ; non seulement les formes d'emploi sont de plus en plus parcellisées, externalisées et numérisées ; non seulement les heures consacrées au travail sont de moins en moins nombreuses ; mais ce qu'il y a sans doute d'abord à dire : la valeur accordée au travail n'est plus la même. Travailler, c'est bien et c'est nécessaire – mais ne pas travailler, c'est mieux encore. Toute la morale sociale en est affectée, toute la vie syndicale, toute

la politique, toute la vie de famille et les formes d'éducation. Ne pas travailler, c'est mieux – et c'est mieux en termes de bonheur. Le travail fait souffrir, le stress, le burn-out les maladies professionnelles, voilà de nombreux sujets de discussion. Tout cela, on le sait bien.

Le plus étonnant est le fait que malgré tout cela, les enquêtes indiquent que trois quarts des personnes se disent heureuses dans le travail. Les intellectuels annoncent une société numérique sous surveillance entraînant une grande solitude sociale – mais la plupart des gens pour l'instant se disent heureux – et heureux parce que dans leur travail ils se trouvent en compagnie de leurs semblables ! Je ne vais pas dire autre chose – mais je vais le dire en prenant une seconde direction – la direction de l'intellectuel sans doute – mais l'intellectuel plus soucieux de l'essence ou de la nature des choses que de leurs formes historiques. Qu'est-ce que le bonheur ? Qu'est-ce que le travail au-delà de toutes les formes historiques anciennes ou récentes ? Ces questions caractérisent le registre philosophique et théologique. Il s'agit de chercher des définitions qui pourraient valoir pour tous et pour toujours – universelles. Cela veut dire alors que si on répond – oui je suis heureux dans mon travail – je le fais avec le sentiment que ma réponse est profondément juste, légitime, raisonnable, conforme à la nature des choses. Ce sentiment ajoute au bonheur au travail une note supplémentaire de bonheur !

## **BONHEUR**

Il y a autour de nous des gens heureux et des gens malheureux. Plus ou moins, sans doute – mais dire plus et moins, c'est supposer des limites communes – avec deux pôles opposés. Ce sont ces deux limites ou ces deux pôles qu'il faut décrire.

Les premiers, les gens heureux réussissent ce qu'ils entreprennent. Ils surmontent les obstacles et les moments pénibles qu'ils rencontrent. Qu'ils soient riches ou de condition modeste, ils semblent vivre de ce qu'ils appelleraient le premier de tous les biens - la présence des autres, la bonne entente avec autrui, le goût de la conversation avec leurs semblables, l'amitié ou l'amour pour les plus proches de leurs prochains. Ils en tirent pour eux-mêmes une forme de contentement de soi ou d'estime-de-soi qui n'est pas un amour-propre – mais un amour de la vie. En somme, ils ont un cœur aimant. Eux-mêmes relieraient volontiers leur cœur aimant à ce qu'ils diraient être un don du ciel et de la terre. « Don du ciel et de la terre » – c'est une expression d'Aristote, lorsqu'il décrit ce que les hommes reconnaissent dans le fait de venir au monde. Cette expression en évoque une autre qu'on trouve chez Calvin. « L'homme est riche avant que de naître ». L'homme heureux vit dans le monde comme dans un monde donné à tous.

Les seconds, les gens malheureux ne sont pas heureux de vivre. Les obstacles qu'ils rencontrent au cours de leur existence les abattent. Tout choix leur paraît une épreuve faite de contradictions insolubles. Ils ont un sens aigu du tragique de la condition humaine accablée par la responsabilité de bien choisir entre un bien et un mal que les hommes ont voulu connaître et cru pouvoir connaître. Leurs semblables leur sont lointains. Ils s'en cachent. Ils sont seuls et se désolent. Ils se sentent des réprouvés de l'histoire. Leur cœur est rempli d'une haine sourde à l'égard de la vie, des autres, d'eux-mêmes et de Dieu. Mieux aurait valu pour eux ne pas naître. S'il faut vivre, il faut tout refaire, sans l'illusion naïve du bonheur et du désir trompeur d'être heureux. Il faut faire table rase du monde présent et tout reprendre à partir de zéro. On ne dit pas assez que Robinson perdu sur son île, avant l'arrivée de Vendredi, est un homme profondément malheureux. L'époque moderne en fait volontiers un héros du travail acharné et de la rationalité technique. Il ne fait que traduire le malheur qui se trouve à la base du productivisme des temps modernes – productivisme, tout produire, valeur accordée au tout produire, tout construire par soi-même – ce qui est donné ne vaut rien.

Le bonheur des gens heureux voit le monde comme un don pour tous. Le malheur des gens malheureux voit le monde comme une contrainte qu'ils subissent eux-seuls. Au travail, les premiers y verront une occasion d'exercer leur force et leur talent en proximité de parole avec les autres. Au travail, les seconds y verront ou bien un refuge contre leur chagrin d'amour et leur solitude ou bien une occasion de plus de maudire l'oppression ou l'exploitation dont ils se sentent victimes.

Ainsi le bonheur est un état affectif – un sentiment - un sentiment qui fait voir le temps passé et le temps futur sous un jour réjoui. Il est plus que le plaisir d'un moment ou plus qu'une satisfaction comptée comme quantité de bien-être obtenu. Il relève d'une bonne fortune ou se reçoit comme un privilège – un privilège accessible à tous. Il se traduit intérieurement par un contentement de soi – un contentement de soi qui implique le fait de vivre selon une conduite estimable. Pas de bonheur sans estime de soi, pas d'estime de soi sans une certaine disposition à bien agir – ce qu'on appelle une vertu. Mais en même temps, pas de bonheur sans un sentiment de grande précarité. L'homme heureux se sait entouré d'êtres humains qui ne le sont pas, même s'ils pourraient l'être. Pour cette raison, la vertu de l'homme heureux ne peut et ne doit pas se compter pour lui comme mérite. Son bonheur n'est pas l'objet de sa maîtrise. Il en va comme de l'histoire du jeune homme riche rapportée par les trois évangiles (dont Mc 10/ 17-27). Cet homme qui se croit heureux et éperdu du désir de l'être plus encore, découvre soudain sa tristesse ou le fond malheureux de son cœur dans le moment où il veut faire de ce qui lui est donné une vertu propre ou un mérite.

Encore une remarque en pensant précisément à cette figure dont parlent les trois évangiles. Pour la Bible, la précarité du bonheur si passionnément recherché par tout être humain a besoin de s'étayer sur la parole d'une promesse. Il n'y aurait pas de bonheur pour celui qui penserait que son bonheur ne durera pas et il n'y aurait pas de

durée pour son bonheur si le malheur des autres ne devait pas disparaître un jour. Mais à son tour, cette promesse d'un bonheur pour tous dans les temps futurs doit s'appuyer sur l'effacement du malheur subi ou du mal commis dans les temps passés. En cela, l'homme heureux de la Bible est suspendu au pardon autant qu'à la promesse. Le miracle indiqué par la Bible est que promesse et pardon sont des paroles que Dieu donne aux hommes de partager avec lui.

Souvenons-nous de ce verset étonnant de Mat. 18/18 « Tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel » - voilà pour la promesse, les alliances et les contrats ! « Tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel. » Voilà pour le pardon et l'effacement des remords, des dettes et des jugements du passé ! Les hommes peuvent se promettre des choses en se liant pour le futur. Les hommes peuvent se pardonner d'autres choses en se déliant du passé. Ainsi l'homme heureux de la Bible ne vit pas seulement selon le don du monde. Il vit dans l'attente que la promesse et le pardon remplissent le monde « comme les eaux remplissent le fond de la mer » Es. 11/9 – et il vit son attente comme une attente heureuse et un don de Dieu s'ajoutant au don d'être au monde – comme une surabondance. Cela, Calvin le savait mieux qu'Aristote.

## **TRAVAIL**

Le travail en général relève de deux aspects – objectif et subjectif.

Premier aspect. Le travail s'exerce par l'application d'une force de travail sur une matière pour la transformer et en faire un produit adapté à un besoin. Le travail en ce sens est une production. Il y a un processus de production. Il y a un produit. Le produit demeure quand le processus cesse. On construit une maison. . On arrête le travail et la maison demeure. On se penche sur un malade, on arrête les soins, la guérison du malade demeure. C'est le résultat ou le produit qui s'appelle un objet et qui sert à définir le travail comme une activité objective – une activité dont la fin est extérieure à son exercice.

Toute activité n'est pas une production avec un produit qui demeure quand l'activité s'arrête. L'exemple le plus célèbre à ce sujet vient d'Aristote. On construit une flûte. C'est du travail productif. On joue de la flûte. Jouer n'est pas produire. Quand on s'arrête de jouer, il n'y a pas de produit visible ou concret qui demeure – comme demeure une maison ou la guérison d'un malade. Ainsi jouer, aimer ou parler sont des activités mais ce ne sont pas des activités productives - des activités dont le produit est devant soi – pro – duction. Ce sont des activités dont la fin est immanente. On joue pour jouer et pour jouer le mieux possible. On aime pour aimer le mieux possible. On ne produit pas pour produire toujours plus et mieux – sauf économie pathologique sous l'emprise du productivisme !

Dès qu'il y a production ou travail, il y a des moyens de production ou de travail. Des moyens qui s'interposent entre la matière sur laquelle on travaille et l'exercice des forces au travail. Ces moyens autres que les forces du corps et des mains s'appellent des outils dont la pelle, la brouette, la machine ou le robot sont des formes. A partir de là, on peut poser la question suivante. Quelle différence entre les moyens de travail humains et les moyens de travail utilisés par certains animaux ? Cela permet de préciser la notion de travail.

Sur le sujet, on peut faire deux remarques. D'abord, les humains modifient leurs moyens de travail d'une façon consciente, programmée, volontaire sur la base d'une intelligence du produit et de tout le processus qui y conduit. Exemple de cette forme d'intelligence. Hebert Simon, 1974. Supposons une fourmi rejoignant sa fourmilière par le chemin qui lui paraît le plus court. Supposons qu'elle rencontre successivement plusieurs obstacles. On observe qu'elle les contourne un à un en semblant inventer à chaque fois un nouveau tracé. Inventer ici, c'est s'adapter à la difficulté surgie dans le moment présent. Or dans les mêmes circonstances, l'homme ordinaire fait généralement beaucoup plus. Il ne contourne pas seulement ses obstacles un à un. Il les anticipe et se propose un plan de contournement en sautant parfois, pour gagner du temps, par un plus grand détour, plusieurs obstacles à la fois. La fourmi n'a pas de plan. Pour elle, un obstacle est toujours actuel et le moment actuel sature son sentiment intérieur. L'homme ordinaire peut se donner un plan ou une règle de contournement parce qu'il déborde le moment actuel en anticipant un objet virtuel. Ce plan ou cette règle d'usage s'appelle depuis les Grecs une méthode. Une méthode vaut pour plusieurs cas semblables. On dit aussi algorithme. On peut dire ainsi qu'un outil est un algorithme, une méthode ou une règle d'usage de coordination de forces naturelles du corps et de forces artificielles.

A quelle occasion ou dans quelles circonstances l'homme invente-t-il ses outils ? La réponse est surprenante. Ici Roger Cailloix dans son beau livre sur « les Jeux et les Hommes » de 1967. Tout ce qu'on appelle jeux – dit-il – jeux de compétition, de hasard, de déguisement, d'adresse etc. sont des activités réglées. Il n'y a pas de jeux sans règles ou sans méthode. Mais pour les joueurs, ces règles auxquelles ils se plient volontairement pourraient être autres que ce qu'elles sont. Jouer en ce sens, c'est éprouver une liberté plus ou moins consciente de changer des règles – les améliorer, changer de jeux ou ne pas jouer etc... Sous la perspective de cette liberté – cette liberté à l'égard du jeu lui-même – le roi du jeu, c'est l'enfant !

Marx est le grand philosophe du travail. Il pensait qu'à la fin de l'histoire, un jour, le travail des hommes deviendra ce que selon Marx il est en son essence la plus profonde : un jeu, un art, une liberté d'inventer ses outils et ses règles - « une activité créatrice », « le premier besoin de la vie » la manifestation de son génie dans son rapport avec la nature et lui-même. On travaillera comme on jouera de la flûte. Travail et jeu seront enfin réconciliés dans la réalité, comme ils le sont dans leur essence ! Le

travailleur sera comme un enfant. Marx a bien lu l'Emile de Rousseau. Alors – oui – il y aura un certain bonheur au travail !

Second aspect. Aspect subjectif. Subjectif se dit au sens où le travail est vécu par un travailleur selon des affects ou des sentiments auxquelles il est assujetti – qu'il subit passivement – selon ce qu'on appelle précisément des passions. Un homme au travail ne peut pas ne pas éprouver la fatigue ou la peine qui accompagne son effort. Il n'y a pas de travail sans effort et sans peine. Cela vaut d'ailleurs pour tout être vivant – fourmi comprise. Une machine s'use, mais n'a pas d'affect. L'expression qui convient le mieux ici est le terme de « labeur ». Le travail est un labeur. Quel que soit le bonheur éprouvé dans l'exercice de son art ou de son génie technique, le travail reste un labeur au long d'un temps de peine. C'est la différence entre le jeu et le travail – marqué précisément par Caillois et oublié par le lyrisme utopique de Marx. Dans le jeu, nous vivons dans l'instant, le temps ne compte pour ainsi dire pas, nous jouons à temps perdu ou pour faire passer le temps. Dans le travail, le temps au contraire est une source essentielle de souffrance portée naturellement à se mesurer et se réduire.

La philosophe Simone Weil – 1909- 1943 - insistait beaucoup sur ce point. Au travail, ce n'est pas l'instant qui domine, c'est le délai. Le corps au travail éprouve la lenteur et la résistance du temps à passer d'un moment à un autre. Il y a ici une épreuve de l'attente. Dans le jeu, l'enfant est contemporain de lui-même. Dans le travail, l'homme est en attente et cette attente constitue une partie de sa peine, comme attente douloureuse. On peut dire à ce sujet que l'homme au travail fait une expérience du temps qu'il ne fait dans aucune autre dimension de sa vie. « Le temps, notre unique misère » ! Simone Weil en tirait l'idée que le travailleur ne rêve pas et que cette absence de rêve ou d'illusion en constitue sa sagesse profonde- l'expérience profonde du réel ou de la réalité.

On comprend ainsi que le travailleur prenne à la fois son temps de peine comme mesure et qu'il veuille en réduire autant qu'il peut la durée. Tout cela mériterait de longs développements. Et sur la mesure du travail collectif par le temps de peine – le grand sujet de la science économique – et sur la différence entre les formes historiques de l'invention technique pour réduire le temps du travail.

Je résume tout cela. Sous la perspective objective du produit et de l'intelligence technique, le travail se rapproche du jeu. L'intelligence technique peut se concevoir comme un art, l'art peut se concevoir comme une forme de liberté par rapport au temps, le philosophe ou le poète peut donc concevoir au-delà du mode contemporain de l'économie capitaliste une période où le travail deviendra une entente heureuse avec les forces de la nature. Sous cette perspective objective, bonheur au travail, oui, sans doute, un certain bonheur – une certaine jouissance d'exercer ses forces et d'en inventer continuellement l'union avec la nature !

Sous la perspective subjective du temps vécu comme effort et souffrance, le travail au contraire se sépare du jeu, le temps de peine sert de mesure universelle pour comparer les grandeurs des choses produites, « toute économie est une économie du temps de travail ». Quelques soient les formes de justice dans le partage, l'échange ou la distribution des richesses produites par le travail - l'économie reste sous le règne de la nécessité et de la servitude. Il n'y a pas d'économie heureuse. Sous cette perspective subjective, bonheur au travail, non ! D'un côté Marx, de l'autre côté Simone Weil, deux perspectives opposées sur le travail ! En arrière de Marx, Rousseau ! En arrière de Simone Weil, le pessimisme d'un des plus grands économistes, Ricardo !

## **BONHEUR DANS LE TEMPS DU TRAVAIL**

Nous restons donc jusqu'à présent dans l'indécision. Si le bonheur implique durée et attente heureuse d'un bonheur pour tous, comme on l'a dit, alors le travail vu à la manière de Marx ou de Rousseau répondrait en partie à la question. Il y a bonheur au travail – sinon aujourd'hui, au moins demain – dans la période future où le travail de tous s'exercera selon la nature profonde de l'usage technique, artiste et ludique des forces productives. Mais si le travail est vu à la manière de Simone Weil, de Ricardo ou de la science économique, alors il ne répond pas à la question. Aucune économie n'arrivera jamais à économiser du temps de travail jusqu'à supprimer ce temps lui-même. Le travail s'exercera toujours dans le temps, ce temps semblera toujours en son fond un temps de peine, cette peine du travailleur semblera toujours exclure toute attente heureuse – donc tout bonheur véritable. La contradiction semble insurmontable. Elle porte sur le temps. Y-a-t-il une manière de vivre heureux dans le temps du travail ? C'est cela qu'il faut examiner de plus près !

En tout travail et en tout travail collectif, il y a moyen de travail comme organisation réfléchie des forces de travail et des forces de la nature. Cette organisation réfléchie est la pensée relative à un enchaînement de causalités. Il y a une causalité – une relation de cause à effet – entre le mouvement des jambes sur les pédales, la chaîne et les roues d'une bicyclette. Il y a une causalité entre l'explosion dans un moteur à essence, les pistons, les cylindres et le mouvement des roues dans une voiture. Il y a une causalité entre le programme d'un ordinateur et les gestes du robot etc... La pensée technique est une pensée des causalités. A mesure que le travail s'étend et que les moyens de travail se perfectionnent, à mesure que la technique progresse dans le cours de l'histoire, la pensée des causalités envahit la vie sociale. Or la pensée des causalités a une particularité. Elle enlève aux langages par lesquels les hommes ajustent leurs conduites la spontanéité et l'imprécision du moment vécu ; elle change les paroles d'une pluralité diverse d'êtres vivants rassemblés dans un travail collectif en une communication précise et homogène de relations entre grandeurs. Ces grandeurs – les

pièces de l’outil, de la brouette, de la machine, de son moteur, du robot, de l’intelligence artificielle – deviennent des nombres ou des entités mathématiques. Chaque travailleur semble devenir pour l’autre travailleur un élément ou une pièce de l’immense mécanique de la production collective.

Cela est déjà exprimé dans le récit de la tour de Babel - Genèse 11 au verset 3 : « Allons ! Au travail ! Moulons des briques et cuisons-les au four. Les briques leur servent de pierres de construction et le bitume leur sert de mortier. » Notez le programme collectif et le contenu du programme indiquant la connaissance d’une causalité entre la cuisson du matériau de base et le bitume. Notez surtout la répétition des mots indiquant la monotonie du travail et de son langage très bien rendu par la traduction de Chouraqui : « Briquetons des briques ! Flambons-les à la flambée ». C’est par l’uniformité du langage technique que les hommes veulent s’unir et se faire un nom. Montesquieu au 18<sup>e</sup> siècle l’avait noté à sa manière. Le progrès technique menace toute la variété des formes sociales et toutes les institutions politiques par ce qu’il appelait d’un mot repris aux économistes de son époque – le despotisme – le despotisme du langage économique – le despotisme d’un langage de mesures chiffrées. En se voulant une économie du temps de travail, la technique précipite ainsi les hommes dans la perte du vivant – perte de la pluralité des cultures, des émotions et des paroles en première personne. L’homo economicus devient un *homo numericus* avec pour seule passion l’intérêt. Il semble qu’on se trouve au plus loin du bonheur au travail !

Pourtant quelque chose demeure. Le texte de la Genèse sur la tour de Babel l’indique à sa manière. Les hommes se parlent les uns aux autres. « Allons ! Au travail ! » Le langage homogène de l’économie et des chiffres reste un langage et tout langage porte au fond de lui une parole – une parole qui elle-même reste toujours une adresse prononcée par quelqu’un à quelqu’un d’autre à propos de quelque chose - comme tout moyen de travail porte au fond de lui la main de l’homme qui est toujours une main tendue par un homme à un autre homme. Au fond – à la racine – à la racine du travail collectif – demeure cette relation humaine qu’est l’adresse de la parole et l’aide de la main du semblable. Je développe cela rapidement pour terminer cet exposé – parce que c’est par là qu’en définitive selon moi il y a une manière heureuse de vivre dans le temps du travail.

Il faut comprendre comment la relation entre travailleurs prend la forme la plus primitive du prêt. Le prêt d’un objet entre deux personnes n’est ni un échange, ni un don. Il n’est pas un échange parce que le prêt suppose une asymétrie entre le créancier et le débiteur alors que l’échange suppose au contraire une réciprocité entre échangistes. Il n’est pas un don parce que le prêt est une cession provisoire de l’objet alors que le don est une cession définitive de l’objet. Ainsi, entre le créancier qui attend du débiteur son remboursement et le débiteur qui attend de son créancier qu’il le laisse user librement de l’objet durant le délai prévu, il y a cette attention mutuelle au déroulement du temps et au risque de la défaillance de l’un et de l’abus de l’autre. Il y a en fait

l'expérience commune de la promesse – l'expérience de la parole donnée – l'expérience de la confiance ! Le créancier attend en misant sur l'honnêteté du débiteur. Le débiteur attend en misant sur l'honnêteté du créancier.

Voilà ce qui est vécu à la racine de tout travail collectif. On se prête la main. Le premier outil est la main de l'autre. En se prêtant la main, on se fait tacitement confiance – c'est à dire qu'on vit dans le temps de la parole donnée. Se prêter la main, vivre de la parole donnée, se tenir dans le temps de la promesse, toutes ces expressions extraordinaires de notre langage ordinaire traduisent le goût profond de travailler ensemble plutôt que d'être seul comme Robinson sur son île. Il faut aller jusqu'à ce paradoxe : sans doute on ne travaille pas pour travailler – comme on l'a dit antérieurement, mais on se prête des choses pour goûter ensemble le bonheur à tenir ensemble une promesse. Deux écoliers qui se prêtent un crayon ou une gomme témoignent de ce bonheur de toute l'humanité. Voilà me semble-t-il le bonheur au travail – le bonheur d'être ensemble dans l'expérience de la promesse – dans l'expérience du temps de la promesse.

Voilà aussi pourquoi mettre un taux d'intérêt dans le prêt est une perversion du prêt. Les économistes appellent cela le prix du temps. Mais c'est d'abord le prix de la méfiance. Ici encore Aristote et Calvin se rejoignent. L'un et l'autre ont compris ou pressenti que l'économie qui reposerait sur une monnaie dont le temps de circulation a pour prix le taux d'intérêt serait une économie de la méfiance. L'un et l'autre ont compris aussi que cela ne devrait pas être le dernier mot. Plus profondément que la forme apparente de l'intérêt et de la méfiance, toute économie repose sur la parole donnée et sur la main tendue. Mais je pense que Calvin va plus loin qu'Aristote parce qu'il connaît la Bible. Il voit la main d'un Dieu miséricordieux dans le fait que le temps de peine vécu par chacun dans son travail contient dans sa forme collective l'expérience heureuse de la promesse. Il sait que la promesse suppose à son tour le pardon. Il voit ainsi dans le bonheur au travail l'occasion d'une louange. Je dirais ceci en conclusion : lorsque nous sommes heureux dans notre travail, au plus profond de nous-mêmes, nous nous réjouissons de vivre de la confiance dans la parole donnée et nous nous réjouissons de louer notre Dieu.